

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 7

1^{er} AVRIL 1887

AVIS. — L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

Dimanche des Rameaux, anniversaire d'Allan Kardec ; nous convions nos amis à se rendre au cimetière du Père Lachaise, à deux heures très précises, pour la cérémonie commémorative, le 3 avril, le dimanche le plus rapproché du 31 mars. — Le soir du même jour, banquet annuel, chez TAVERNIER aîné, 142 et 145 galerie de Valois, au Palais-Royal, à 6 heures très précises ; 3 fr. 50. Soirée littéraire et musicale.

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(Voir la Revue du 15 mars 1887).

ORDRES RELIGIEUX. — Lorsque les cléricaux veulent prouver la supériorité du catholicisme sur les autres cultes, ils disent :

Montrez-nous une religion qui ait des ordres religieux pareils aux nôtres ; pour répondre à cette question, examinons d'abord les ordres masculins :

Il y a les ordres enseignants et les ordres contemplatifs ; quant aux premiers, nous avons dit qu'ils étaient bons pour les écoles primaires, mais beaucoup moins pour l'enseignement secondaire, nous en avons fait ressortir les inconvénients ; quant à l'enseignement supérieur, celui des prêtres, mal démontré, sera toujours bien au-dessous de celui des laïques. Quant aux ordres masculins contemplatifs, nous ne voyons pas leur utilité pour l'humanité ; comme ils sont rares en France, nous n'en parlerons pas ; nous ferons seulement remarquer que dans les pays où les moines abondent, sous leur influence, l'état moral et intellectuel de la population est en grande souffrance, tandis que la misère et la paresse dominent ; l'Espagne et la moitié méridionale de l'Italie nous l'ont assez fait voir.

Quant aux ordres féminins contemplatifs, ils sont nombreux en France et se recrutent facilement. Comme ces ordres ne font aucun travail qui les fasse vivre, chaque fille apporte une dot en y entrant, des demoiselles riches y lèguent parfois des fortunes considérables. L'éducation catholique, en flattant certains instincts féminins, l'imagination, le sentiment et le mysticisme religieux, fascine et captive le sexe faible bien plus facilement que le sexe

fort qui n'est pas aussi crédule, et dispose le premier à la vie sédentaire, calme et mystique des couvents. Quel effet produisent-ils sur la société ? La prière, qui est une élévation de l'âme à Dieu, paraît produire un effet salutaire et personnel pour celui qui la fait, mais il est fort douteux que cet effet soit réversible sur tout autre personne ou chose que lui-même. Ainsi quel effet apparent produisent ces longues et fréquentes prières publiques faites avec grand éclat contre les fléaux, les épidémies, les révolutions et les crises religieuses beaucoup plus fréquentes dans les pays catholiques que dans les états protestants qui ne font pas ce genre de prières ? Il n'en résulte aucun effet appréciable.

Dans certains pèlerinages on a cité quelques rares guérisons soi-disant miraculeuses. Ici l'effet est tout personnel et l'auto-magnétisme chez de zélés croyants suffit pour les expliquer, et les spirites ne contesteront pas que des esprits bienveillants ne puissent contribuer à quelques guérisons. Si, comme tout l'indique, les longues prières des ordres contemplatifs ne produisent aucun effet utile sur les populations, on peut en considérer les membres comme des égoïstes pieux vivant aux dépens de l'humanité travailleuse ; car les importants capitaux qui sont enfouis dans les couvents sont prélevés sur la société et consommés sans aucun profit pour elle ; pour bien apprécier cette question, supposons-là beaucoup plus considérable, et nous l'examinerons pour ainsi dire au microscope. Ainsi, supposons que la moitié ou la totalité des filles riches portent leur fortune dans les couvents, que deviendrait la fortune publique ? Et si la moitié ou la totalité des travailleurs se faisaient moines (contemplatifs, ils ne pourraient vivre qu'aux dépens de la société par de lourds impôts ou des dotations ; les terres resteraient en friche, et le célibat dépeuplerait bien vite la nation en même temps qu'elle serait ruinée. Ces fâcheux effets sont surtout manifestes dans les pays où les couvents d'hommes sont nombreux. Ainsi on voit que plus les ordres religieux se multiplient, plus le pays se dépeuple et se ruine.

Nous reconnaissons que les religieuses qui soignent les malades et celles qui élèvent des filles pauvres ou qui les préservent de la corruption rendent de très grands services à l'humanité. Malheureusement les demoiselles riches, plus délicates, habituées au confort de la vie, redoutent les fatigues et les privations des ordres pauvres, toujours en contact avec les maladies et toutes les misères de ce monde ; elles préfèrent enfouir leur activité et leur fortune dans cette vie égoïste et oisive, mais aristocratique, de la religion contemplative. Cela nous montre que le catholicisme et la vie conventionnelle conviennent plus aux femmes qu'aux hommes naturellement plus indépendants ; dans la vie religieuse, les femmes trouvent un aliment à leurs

principaux instincts qui sont le sentiment, la maternité, la toilette et la parure, que le catholicisme a transformé dans le culte de la Vierge, de l'enfant Jésus, et dans la parure des chapelles.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT. — De nos jours, beaucoup de gens en France, las de la longue tutelle imposée par l'Eglise romaine, parlent de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le clergé serait libre, mais non salarié. L'Eglise répond : L'Etat n'en a pas le droit, il est lié par le concordat de 1801 conclu entre Bonaparte et Pie VII.

Mais si on le rompt, qu'on nous rende les biens que la Révolution française nous a enlevés. Examinons cette question. Ces biens, donnés par les gouvernements ou les fidèles à l'Eglise, n'étaient pas une donation personnelle faite à tel ou tel ; l'intention des donateurs était d'assurer des revenus perpétuels aux membres du clergé ministres de la religion nationale. La République française ne pouvant s'entendre avec le clergé catholique, supprima le culte et les prêtres ; si la chose fut faite avec violence, cela ne détruisit pas le principe que toute nation a le droit de supprimer un culte qui ne lui convient plus, même lorsqu'il s'impose comme émanant de Dieu. L'Etat, ayant en même temps aboli l'ancienne monarchie, s'empara des domaines de la couronne et des biens du clergé. Ces biens n'étant la propriété personnelle ni des rois, ni des prêtres, étaient attachés à leurs fonctions, pour que leurs revenus fissent vivre ces fonctionnaires d'une manière appropriée à leur rang, mais ces fonctions ayant été supprimées, les ex-fonctionnaires n'avaient pas le droit de réclamer leur salaire ; en conséquence, ces biens tombés en désuétude firent retour à la nation. L'ancienne monarchie et l'Eglise n'ont donc plus le droit de les réclamer.

En 1801, Bonaparte traita avec le chef de l'Eglise pour reconstituer le clergé de France dans de nouvelles conditions, maintenues jusqu'à présent.

Un budget annuel est alloué aux trois cultes, catholique, protestant et juif. Mais l'Etat n'est lié à perpétuité avec aucune de ces trois religions, pas plus qu'avec les rois, les fonctionnaires et les établissements temporels. Si les représentants de la nation jugent convenable de ne salarier aucune religion, en les laissant toutes libres pourvu qu'elles ne soient point dangereuses pour l'Etat et les mœurs, ils en ont parfaitement le droit. Et si le clergé catholique n'est plus national, il est assimilé à toute autre religion et ne peut réclamer ni ses anciens biens, ni son budget annuel.

L'état surveille, mais ne paie pas les médecins du corps, pourquoi solderait-il, salarierait-il ceux de l'âme, dont les doctrines n'offrent pas de garantie sérieuse, puisque toutes les religions se contredisent ? La séparation de l'Eglise et de l'Etat est une grosse affaire qu'il ne faut pas brusquer ; le mieux serait d'y arriver peu à peu ; malheureusement, en France, on met

tant de passion dans les questions politiques et religieuses qu'il est à craindre que cette séparation, utile à la liberté religieuse réclamée, demandée à notre époque, se fasse trop violemment ou pas du tout.

RÉCAPITULATION. — Nous avons dit que le spiritisme avait à lutter contre trois principaux adversaires : le matérialisme, le protestantisme et le catholicisme. Le premier n'existe pas naturellement dans les instincts humains, on peut dire qu'il est une fabrication scolastique provenant surtout du dégoût du catholicisme ; il ne doit pas être combattu par des raisonnements philosophiques, mais principalement à l'aide de phénomènes spirites concluants.

Le protestantisme est un adversaire peu dangereux ; quoique en discord avec le spiritisme sur l'interprétation des principaux dogmes chrétiens, il le sert indirectement en propageant la liberté de pensée, qui plus tard pourra l'amener au spiritisme, mais surtout en combattant l'obscurantisme catholique.

Le catholicisme est un adversaire autrement redoutable, parce qu'il est dirigé par l'Eglise romaine qui ne veut ni ne peut modifier ses dogmes difficiles à croire, sans annihiler sa prétendue infailibilité, et comme le spiritisme attaque ses dogmes, elle cherchera toujours à le combattre. Dans ce cas, le spiritisme, certain de ne jamais faire la paix avec un adversaire aussi obstiné, est parfaitement en droit de l'attaquer à son tour, en démontrant que les prétendus droits divins et les dogmes de l'Eglise ne reposent sur aucune base solide et que sa doctrine est un échafaudage d'assertions et de raisonnements plus captieux que vrais, où l'invraisemblable est permanent.

Dans cette lutte, la doctrine de l'Eglise doit seule être combattue, mais non le personnel honnête et dévoué du clergé qui n'est pas plus responsable de la fausse direction que lui imprime son chef réputé infailible, que les valeureux soldats de Napoléon I^{er} ne l'étaient des guerres injustes et imprudentes de ce conquérant. Il ne faut pas oublier que la matière n'a aucune prise sur l'esprit, en conséquence la doctrine de l'Eglise doit être attaquée spiriuellement et non matériellement. Nous avons dit que l'Eglise s'était servie de la lettre de l'Evangile toutes les fois qu'elle pouvait lui être utile, et que souvent elle en avait dénaturé l'esprit. Tandis que nous avons montré que dans un grand nombre de passages de l'Evangile il fallait prendre l'Esprit et non la lettre dont la signification est souvent toute différente ; nous avons dit que les paroles de J.-C. adressées à Pierre, près de Césarée, rapportées seulement par Mathieu, chap. 16, vers. 17 et suiv., et celles qu'il adressa à Pierre avant son ascension : *Pais mes brebis* (Jean, chap. 21, v. 17), ne suffisent pas pour établir que Pierre ait été, comme le prétend l'Eglise, le prince des apôtres, dont il paraît n'avoir été que le doyen ; car, ni saint Paul

ni aucun des autres apôtres ne paraissent lui reconnaître une autorité quelconque sur eux. Pierre peut avoir eu des qualités ou facultés supérieures à celles de ses collègues, mais non reversibles sur ses successeurs évêques de Rome, car dans les premiers siècles rien n'indique qu'ils aient eu une autorité ou des facultés supérieures à celles des autres évêques; mais comme évêques de Rome, capitale du monde, leur haute position leur donnait la prépondérance sur tous leurs collègues de la Chrétienté. Ainsi les prétentions de la Papauté à l'infailibilité et à l'Omnipotence religieuse, comme seule héritière de saint Pierre, ne sont nullement fondées, car, saint Pierre n'a pas pu déléguer des pouvoirs et des facultés qu'il n'avait pas, ce qui ressort clairement des rapports que saint Paul et les autres apôtres ont eu avec lui. On peut conclure de là que les prétendus droits divins que s'arrogé la Papauté se sont progressivement développés avec sa puissance pour atteindre leur apogée en 1870. Depuis lors la protection divine ne paraît pas aussi favorable à la papauté.

Le concile de Nicée en 325 ayant formulé le Crédo catholique et organisé le clergé, les évêques de Constantinople, en constants rapports avec les empereurs d'Orient, devinrent plus influents que ceux de Rome; mais lorsque l'empire d'Occident eut succombé en 476, les évêques de Rome héritèrent d'une partie du pouvoir des empereurs déchu; ils devinrent prépondérants sur les peuples barbares d'Occident, qui volontiers les considérèrent comme les successeurs de saint Pierre.

AMY. (*A suivre.*)

BIOGRAPHIE D'EUGÈNE SWICHTENBERG

Dans nos nombreuses séances chez M. Bourkser à *Odessa*, nous avons utilisé un remarquable sujet, Eugène Swichtemberg, lithographe, âgé de 22 ans, à l'éducation *très sommaire*, nature de sensitive qui devine les pensées d'autrui, soit en tenant la main d'un inducteur, soit au moyen d'une corde à violon, à distance, et sans communications. Nous avons invité les assistants à lui poser mentalement différents problèmes qu'il a résolus nettement, avec clarté.

Dans le sommeil magnétique, il passe de l'hypnose au somnambulisme et fait preuve d'une lucidité extraordinaire; il décrit aux assistants le contenu des tiroirs de leurs tables à écrire, de leurs commodes, sans les avoir vus avec ses yeux à l'état de veille. Le moindre objet appartenant à un souffrant lui suffit pour décrire la marche d'une maladie, et indiquer les moyens pour la guérir. A la grande stupéfaction des médecins, peu crédules en fait de spiritisme, il écrit des ordonnances en latin, ce qui les force à s'incliner devant le fait brutal.

Le salon de M. Bourkser est devenu le centre d'action des intelligences qui viennent y puiser de nouvelles lumières. Les professeurs de l'Université, les médecins y étudient les phénomènes de la nature encore peu observés.

N. B. — Eugène Swichtemberg, est protégé pendant son sommeil, par l'esprit Peltzer, ami décédé, qui le soutient et lui explique ce qui lui paraît incompréhensible.

Extraits du journal. LE LISTOK D'ODESSA : En exposant ici ce que j'ai vu et entendu aux deux séances d'hypnotisme auxquelles j'ai assisté chez M. Bourkser, je m'abstiens de commentaires et d'analyses scientifiques, les réservant à ceux qui se sont voués à la recherche des phénomènes spirites, science qui préoccupe toujours plus les penseurs et les savants !

Séance du 14 octobre 1886 : Le magnétiseur, M. Siefeld, prévient l'assistance qu'il doute de l'issue favorable de la séance, le sujet Eugène se trouvant dans un état d'excitation nerveuse, craintes peu fondées ; à peine endormi, Eugène répondit aux questions qui lui furent adressées. Un assistant, le colonel Sophonow, remit au magnétiseur la clef de sa table à écrire, lui demandant de questionner le sujet sur le contenu des tiroirs de cette table. « Eugène ! prenez cette clef ; tâchez de me décrire ce que contient le tiroir de droite du bureau, chez M. Sophonow. » Eugène prit la clef, la porta à sa bouche, la palpa avec la langue et parla ainsi : — « Comment entrer dans un appartement étranger ? on peut m'y découvrir, me faire un mauvais parti, mieux vaut ne pas y aller. » — Après quelques paroles d'encouragement du magnétiseur, le sujet pénétra dans l'appartement du colonel, simula le mouvement de la clef qui s'introduit dans la serrure, entra, et le premier objet qu'il découvrit fut un album orné de dessins chinois, qu'il feuilletait en admirant les images, jusqu'au moment où le magnétiseur lui ordonna de déposer l'album et d'examiner les autres objets. « Je voudrais bien fumer l'un de ces cigares ! » dit Eugène ; il étendit la main vers la coupe qui en contenait, prit le soi-disant cigare, simula le frottement d'une allumette, et se mit à le fumer en lançant dans l'espace des bouffées de fumée.

D. — De quelle fabrique viennent ces cigares, demanda le magnétiseur ? R. — « De Lamba, » — répondit-il, en continuant à fumer. D. — Que contient encore le tiroir ? R. — « De l'argent ; ne prends pas l'argent ! s'écria Eugène, comme s'il voyait ou soupçonnait qu'une personne voulait s'en emparer. » — Laisse là cet argent, et regarde ce qu'il y a au fond du tiroir. — Eugène se mit à chercher, prit un objet qu'il dit être une photographie, un portrait de femme. D. — De chez quel photographe sort ce portrait ? R. — « De chez Chekovsky, dit-il en désignant véritablement le nom du photographe. D. — Que vois-je encore sur la table ? R. — « Une petite

boîte blanche. » D. — Ouvre-la et dit ce qu'elle contient. R. — Eugène se tut ; il admirait l'objet en question, le faisait passer d'une main dans l'autre, le soupesait ; il s'écria : « Evidemment, c'est pour elle (il désignait la photographie) ». D'après la description d'Eugène, on supposa qu'il voyait un collier de prix, composé de différentes pierres. Le colonel Sophonow confirma l'exactitude de cette description, ces objets se trouvaient véritablement à l'endroit indiqué.

Après ces expériences plusieurs assistants adressèrent au sujet des questions ; il ne le fit pas volontiers, et cependant il y répondit d'une manière exacte.

M. Arsenieff lui demanda où se trouvait son logement, de s'y rendre pour lire les noms de famille inscrits sur la porte d'entrée. Eugène, à la suite d'une trop grande dépense de forces, ne répondit rien, se plongea dans le farniente, et le magnétiseur dut le réveiller.

Le 19 octobre, après une longue séance, le même M. Arsenieff lui demanda de lire les inscriptions sur la porte cochère de la maison habitée par ce dernier, ce qu'Eugène, par raison de fatigue, n'avait pu faire dans la séance précédente ; Eugène répondit qu'il y avait trois inscriptions et les détailla avec exactitude.

Nous terminâmes la séance à la suite de quelques expériences qui avaient fatigué le sujet.

NOTA. Le sujet a fait aussi des voyages dans l'espace qui ont intéressé l'assistance, mais pour lesquels il n'y a pas de critérium ; ses dires sont de simples hypothèses, peu scientifiques, curieuses à constater, que nous ne pouvons insérer dans notre Revue.

COMPTE-RENDU des cures opérées par M. Bourkser au moyen du magnétisme dans le courant de l'année 1886 : Dans le courant du mois de janvier dernier je fus appelé à traiter un maniaque, M. *Rouchy* ; dans ses hallucinations il se croyait poursuivi par les diables. Sa femme m'ayant répété toutes les paroles incohérentes prononcées par lui dans son délire, je le magnétisai ; endormi, je lui suggérai qu'à son réveil tout souvenir de son obsession et de son délire fussent effacés de sa mémoire. Cette expérience a pleinement réussi. — Mme *Kanicheff*, depuis quatre ans, éprouvait de telles douleurs dans les bras, qu'elle ne pouvait les mouvoir, elle fut complètement guérie au bout de trois séances. — Une forte crise de nerfs fut calmée au moyen de quelques passes magnétiques, en présence du docteur *Lamnitzki*. — M. *Labinsky* avait la figure paralysée et contracturée ; après l'avoir magnétisé pendant quarante-deux minutes, j'eus l'extrême satisfaction de le voir complètement rétabli. — Mme *Razovsky*, sourde depuis 17 ans,

souffrait de bourdonnements dans la tête et de l'élargissement de ses pupilles; en vingt séances. je l'ai guérie de la surdité et des bourdonnements; l'élargissement des pupilles disparu. — Le général Tchelitcheff avait de fortes douleurs aux jambes et la bouche légèrement contracturée; je l'ai guéri au bout de six séances. — Une cuisinière qui, depuis quatre ans, souffrait de fortes douleurs à la tête et au visage, et qui, à tour de rôles avait eu recours à onze médecins sans obtenir de soulagement, fut guérie après six séances.

La femme du colonel Ton Oglio... paralysée des bras et des jambes, souffrait d'une forte constipation; elle fut guérie au moyen de l'hypnose et de la suggestion. — Les guérisons de maux de tête et de douleurs dans les membres ne peuvent être citées car elles sont sans nombre. — Ma fille, Mme Kropatcheff, à l'étranger pendant plus de trois ans, fut soignée en vain par plusieurs médecins célèbres, pour une maladie d'engorgement de matrice et de troubles nerveux accompagnés journellement d'évanouissements; appelé à Vienne, pour la traiter, je la magnétisai deux fois par jour; au bout d'un mois, je la quittai guérie et calmée; depuis elle n'a pas eu de rechute. — J'appris, par hasard, que Mme Kauffman était gravement malade depuis neuf jours. Je la trouvai sans connaissance; dans son délire elle se sentait battue par un concierge, par différentes personnes; elle était prise d'un hoquet nerveux, et avait la jambe droite contracturée. Je la questionnai sur sa maladie et n'obtenant aucune réponse, je l'endormis pour essayer de la suggestion et j'y parvins. « Où avez-vous le mal, lui dis-je ? » Je ne sais pas, répondit-elle ! » Je lui ordonnai de se bien examiner intérieurement, en lui persuadant qu'elle y pourrait voir. « Voyez-vous maintenant ? — « Oui, dit-elle. » Elle indiquait son côté droit et le bas du ventre et magnétisai les endroits indiqués; au bout de dix minutes la malade m'annonça qu'elle ne ressentait plus aucune douleur. Je lui demandai si elle guérirait complètement. « Oui, répondit-elle. » Dans combien de temps ? « Dans deux semaines. » Comment vous traiter ? » Par l'imposition des mains » ; je lui magnétisai la jambe contracturée, après plusieurs passes sa jambe reprit sa souplesse normale. Je lui suggérai la disparition du délire et du hoquet et lui demandai combien de temps je devais la laisser dormir. » Encore une demi-heure, dit elle. A son réveil, le délire et le hoquet avaient disparu.

Bien estimé monsieur Bourkser : Je me permets de vous adresser ces quelques lignes, voulant d'une manière quelconque vous témoigner les sentiments dont je suis pénétré. Vous m'avez délivré d'une terrible maladie, d'un bégaiement qui me tourmentait depuis mon enfance et m'a fait souffrir pendant trente-quatre ans; ce bégaiement vous l'avez fait disparaître par le magnétisme et la suggestion sans accepter aucune rétribution. Bien vénéré

M. Bourkser je me sens très heureux de parler sans voir chez mon interlocuteur des signes d'impatience et de mauvaise humeur, grâce à la cure merveilleuse de ce terrible vice de prononciation. Je vous témoigne ma reconnaissance et mon admiration partagée par ma famille.

Votre obligé pour la vie,

GRENCER.

Merci à monsieur *Bourkser* pour sa cure par le magnétisme. Je souffrais depuis trois ans, de pertes de sang, d'inflammations de la gorge et de la vessie; les meilleurs médecins ne m'ont donné aucun soulagement; le hasard seul m'a fait vous rencontrer et dans très peu de temps les pertes de sang ont diminué et fini par ne plus apparaître qu'à de rares intervalles; en général mon organisme s'est fortifié, ce dont je remercie M. Bourkser de tout cœur.

POPLAVSKY.

Trois personnes de ma famille ont été guéries par M. Bourkser au moyen du magnétisme et avec désintéressement, car il est venu à notre aide sans accepter aucune rétribution. Ma femme, Marie Morozoff, souffrait depuis plusieurs années de douleurs au genou au point qu'elle ne pouvait le plier sans éprouver des souffrances aiguës; les remèdes prescrits par les médecins ne lui portaient aucun soulagement. L'année dernière M. Bourkser magnétisa cette jambe malade; ma femme est tout à fait rétablie. — Ma fille, Sophie Morozoff, avait pris un froid, il y a six ans; à la suite de ce refroidissement elle souffrait de rhumatisme dans les jambes, ses genoux enflaient et lui causaient de fortes douleurs. D'après les conseils des médecins elle prit des bains de sel et de boue, au liman Aadjibey et semblait soulagée; l'année dernière les douleurs augmentèrent et nous priâmes M. Bourkser de la soigner; après dix séances elle fut guérie.

Ma fille, Véra Morosoff souffrait de la poitrine; après quatre séances de passes magnétiques, les douleurs ont cessé et ne sont plus revenues.

MOROZOFF.

Je soussigné, déclare par cette lettre que, souffrant depuis longtemps de douleurs à la poitrine, d'extinction de voix, de manque d'appétit, d'insomnies, je me suis adressé à plusieurs médecins sans être soulagé; d'après le conseil d'un ami, je fus chez M. Bourkser, propriétaire de l'Hôtel de France, pour le prier de me soigner. En quinze séances magnétiques, j'ai été complètement guéri de toutes mes maladies, ce dont je lui rends grâce.

VASSILI NEJEANOFF (*maître d'école*).

Atteint de surdité, j'ai prié M. Bourkser de me soigner; après dix séances de passes magnétiques, j'ai parfaitement bien entendu et j'en témoigne ma reconnaissance à M. Bourkser.

H. KONOPATZKY.

Ma fille, âgée de 14 ans, depuis l'enfance souffrait de convulsions, à la suite d'une frayeur; à l'âge de 5 ans elle s'est mise à bégayer.

Les doigts de la main gauche étaient contractés. Je l'ai fait soigner pendant longtemps chez différents médecins, sans aucun résultat. M. Bourkser l'a guérie par l'hypnotisme et la suggestion. Elle ne bégaye plus et sa main n'est plus contractée.

J'en témoigne ma plus profonde reconnaissance à M. Bourkser.

M. ZIEGLITZ.

Je remercie l'honorable M. Bourkser pour la guérison de ma femme. Elle souffrait de douleurs névralgiques à la tête et de *strabisme* de l'œil gauche; elle *voyait double*. Après six séances de traitement hypnotique, elle est complètement rétablie.

ROMANOFF.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

Suite, voir la *Revue* du 15 mars 1887.

Mais, en général, ce phénomène paraît assez vulgaire si l'on se place, pour l'examiner, au point de vue intellectuel. « Maintenant, je n'ai plus besoin de « rien ! » dit à M. Jules Cloquet, le fantôme de son frère (1). L'esprit, il est vrai, semble reconnaître que sa vie terrestre est finie; et il jette par terre une liasse de papiers, image fluidique — de même nature que son costume — que sa pensée vient de créer inconsciemment, par suite d'un retour de mémoire qui lui rappelle sans doute des occupations familières. Cependant il n'y a rien, à mon avis, de bien affirmatif dans sa déclaration. Il n'ajoute pas, en effet, qu'il se sent débarrassé de son enveloppe charnelle; il ne dit pas : « Je suis mort ! » Comment, d'ailleurs, pourrait-il se croire mort, s'il a l'habitude de penser que la mort anéantit l'être, ou celle d'admettre que l'Esprit paraît devant Dieu au moment où il abandonne le corps matériel ?

Quant à la personne qu'il visitait, si elle avait bien remarqué l'expression du visage de ce fantôme, elle aurait pu voir les traits empreints d'une sorte d'égarement. Toutes les apparitions, à l'heure de la mort, ont ce caractère, car l'Esprit, si avancé qu'il soit, ne peut qu'*entrevoir* la vérité. La séparation qui s'accomplit est un phénomène assez important pour qu'un trouble réel l'accompagne.

Il suffit néanmoins à l'Esprit, pour qu'il puisse s'emparer de la force psychique de la personne visitée, que celle-ci ait un système nerveux délicat et ne retenant pas trop cette force indispensable; s'il en était autrement, et si l'Esprit, à l'heure de la mort, pouvait se manifester à n'importe qui, le phénomène serait beaucoup moins rare. Il faut toujours que le *voyant* soit un peu médium. Du reste, on peut être médium d'un jour et ne plus jamais se retrouver dans les conditions physiologiques voulues pour avoir des manifestations nouvelles. Enfin, l'Esprit lui-même peut ne plus songer à se

(1) Voyez le fait signalé plus haut.

montrer. Il ne faut pas oublier qu'il va se troubler davantage, en constatant que les siens, auxquels il croit parler avec sa voix habituelle, pleurent, se désolent à son sujet et ne lui répondent pas. Ce trouble doit, dans bien des cas, paralyser la mémoire de l'Esprit. Il le condamne alors à errer longtemps parmi les siens comme une *âme en peine* — suivant l'expression populaire — expression très juste et qui prend sa source dans la réalité pure, révélée aux hommes en tous les temps, par des faits innombrables.

V

En résumé, nous prétendons que les *fantômes de vivants* (*phantams of the living*) vus par d'autres vivants, sont des apparitions d'êtres humains au moment où ils abandonnent l'enveloppe charnelle. Que ces apparitions précèdent la mort, ce qui est possible, ou la suivent, peu nous importe puisque, pour nous, l'esprit peut même se dégager du corps et y rentrer durant la vie matérielle. Il nous est donc indifférent qu'on les nomme fantômes de vivants ou fantômes de défunts. L'essentiel, c'est qu'ils apparaissent, et que des bruits soient produits également loin d'eux, à des heures qui coïncident souvent avec le moment de leur mort. La science admet, aujourd'hui, ce fait considérable et fort embarrassant, on en conviendra, pour les matérialistes. Si elle veut cependant examiner la question de plus près encore, elle reconnaîtra que le mourant n'extériorise pas de son propre cerveau cette image de lui-même qui va disparaître de la vie charnelle, mais bien que c'est l'esprit qui se dégage et s'en va. Cette matière, *plus subtile encore que l'éther*, qui conduit vers un autre incarné la forme de celui qui meurt, n'est donc autre chose que le *moi* intelligent entrant dans la vie fluïdique.

ALEXANDRE VINCENT.

P. S. — Dans un prochain numéro de la *Revue*, je publierai la fin de l'étude commencée dans les numéros des 15 novembre et 15 décembre, au sujet de l'*Écriture automatique*, étude qui est une réponse aux théories de M. Myers, l'un des auteurs de *Phantams of the living*.

A. V.

LA RAISON ET LE SENTIMENT

Dans son article « *Le Spiritisme vivant* », paru dans le n° de mars, de la *Pensée nouvelle*, notre ami M. Chaigneau dit, à propos de ma conférence faite en février par la *Société parisienne Spirite* : « M. Vignon a soutenu une opinion que plusieurs ont trouvée excessive sur bien des points. Entre autres choses, il niait, pour ainsi dire, à moins que je n'aie mal compris, la saine valeur du sentiment qui, suivant d'aucuns (je suis de ceux-là et je crois pouvoir dire que notre ami di Rienzi en est également), mérite une place importante dans la philosophie humaine. »

Je tiens à relever ici les propres expressions de M. Chaigneau, car je serais désolé de laisser chez tous la même mauvaise impression en ce qui touche le sentiment dont je suis loin de nier la *puissante valeur* dans certains cas. Si le sympathique poète des *Chrysanthèmes*, avant de formuler son appréciation, s'était placé sur le terrain philosophique, je suis certain qu'il ne l'aurait pas donnée, car il aurait justement pensé que le philosophe, dans ses recherches, prend pour guide la seule *Raison* et élimine absolument le *Sentiment*, ainsi d'ailleurs que le dit si bien le passage de la *Préface* des *Commentaires sur le Sômodœvo de Gaotomo* (pages 8 et 9), passage qu'au lieu d'effleurer j'aurais dû rappeler *in extenso*. M. Chaigneau doit lui-même le connaître, ou il l'a oublié, ou encore il l'a dédaigné sans prendre la peine de le *démontrer mal fondé*. En voici donc la teneur :

« Dans la recherche du *réel* et du *vrai*, le philosophe ne livre rien au caprice, il ne se laisse jamais influencer par la passion, quelque noble qu'elle puisse être; il exclut le *SENTIMENT* d'une façon absolue : la raison rigide, inflexible est son seul guide qu'il regarde comme aussi indivisible que la vérité. Pour le Sage il n'y a, en effet, ni raison humaine, ni raison divine, *il y a la Raison*, tout ce qui n'est pas elle n'est que l'absurde et partant la folie.

» Les fondateurs de Sociétés (et ajoutons-nous les fondateurs de religions) l'ont si bien compris quand ils ont voulu s'adresser à la multitude, qu'ils n'ont jamais fait *appel qu'au sentiment*. Ils connaissaient le cœur humain et ils savaient bien avec quelle facilité on s'empare des hommes en les prenant par ce côté faible de leur nature. »

« Nous n'avons point l'intention de faire le procès du *SENTIMENT*, nous ne faisons que constater des faits indéniables. *Considéré au point de vue de la famille et des rapports sociaux individuels*, le sentiment est certainement ce qu'il y a de meilleur dans l'homme; il n'en est plus de même quand il s'agit de science, de morale et d'économie sociale; dans ce cas le rôle du *sentiment* cesse d'être utile, recommandable, souvent même il devient dangereux et nuisible. »

Si donc nous voulons être des chercheurs, des philosophes, gardons-nous bien, à ce titre, de demander un appui quelconque au sentiment, qui nous ferait prendre pour vérité ce qui ne serait qu'*expansion* du cœur. Je ne doute plus qu'après cette explication M. Chaigneau ne soit de mon avis et je dois même le remercier de reconnaître que *les expressions nous divisent quelquefois plus que les idées*.

L. VIGNON.

(Préface des *Commentaires sur le Sômodœvo de Gaotomo*. Librairie des Etudes Psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, 0 fr. 50.)

GUÉRISON DE LA VUE PAR LA MEDIUMNITÉ

A vous, messieurs, qui, avec tant de zèle, exercez votre mandat spirite, je m'adresse. Dans une modeste sphère, observateur attentif de tout ce qui se relie au spiritisme, je viens soumettre un fait pour le faire connaître à nos frères, et leur donner l'assurance que la lumière de l'âme éclaire d'une lueur très vive celui qui a foi en Dieu et dans les bons esprits.

Spirite convaincu, depuis quelques années, par la lecture des œuvres dues à notre science, et surtout celles d'Allan Kardec; convaincu de ce fait que mes intuitions, depuis mes premières années, m'avaient inconsciemment guidé et donné l'explication de plusieurs phénomènes observés, que les données de la vie pratique ne pouvaient résoudre, je devins, de suite, médium écrivain intuitif. J'initiai et j'associai à mes expériences la plus jeune de mes filles, esprit vif et éclairé qui, par une vocation née pour ces études, me suivit de bonne volonté et réussit à être bon médium écrivain intuitif.

Des malheurs et des revers me frappèrent rudement, me détournèrent de mes études, entretenant en moi un combat intérieur qui me produisit un grand trouble physique.

Il y a aujourd'hui quatorze mois, en me promenant sur les bords de la mer, je plongeai mes yeux dans l'espace et je constatai avec un vif regret qu'ils ne me prêtaient plus leur parfait et ancien service. De retour à Florence, le mal augmentait avec des proportions désespérantes; après quelques semaines je ne pus lire ni écrire. En ouvrant un livre, au premier abord je ne distinguais rien, puis je voyais quelques lettres rompues en quatre parties. Le soir, au café, je ne reconnaissais plus les amis qui s'asseyaient en face de moi. Que faire? Mon opticien changea mes lunettes et m'épouvanta en disant que mes yeux étaient en très mauvais état; il me conseillait d'aller chez un célèbre oculiste. La même chose m'était représentée par ceux auxquels je m'adressais.

Une vague pensée me disait que mon état n'était pas désespéré, de ne pas recourir aux hommes de science dont les méthodes m'étaient suspectes. Cette voix intérieure me parlait, me pressait d'appeler à mon secours l'esprit de mon médium décédé depuis plusieurs années, que j'avais grandement estimé pour sa haute philosophie et sa méthode simple et rationnelle; il croyait peu aux données de la science et aux panacées pharmaceutiques. A ma fille, je confiai le mandat d'évocation, et mon médium décédé promit son aide par son intermédiaire; pour première prescription, il me conseilla le repos le plus complet, puisque l'affaiblissement provenait d'un relâchement

de nerfs qui me donnait une très grande faiblesse; tout cela était provoqué par des secousses morales que j'avais dernièrement supportées. Pendant quatorze mois, l'esprit lui a dicté au jour le jour un traitement simple, rationnel, éminemment actif, avec lequel j'ai pu réorganiser mon système nerveux.

Dans sa dernière communication mon Esprit médium médecin me dit : « Fais ta lecture progressivement; le premier jour, trois ou quatre pages; puis cinq, puis six, etc., sans jamais provoquer la lassitude des organes, et sans en abuser; tu reprendras vite tes habitudes. » Je fis ainsi. A présent j'ai vraiment repris mes lectures d'autrefois, je suis guéri.

Quel bonheur ! ma constance et ma foi ont eu leur prix !

JEAN.

NOUVEAU MODE DE TYPTOLOGIE

Chers Messieurs : Je m'empresse de vous signaler un fait important pour les médiums typtologues.

Hier au soir, je me trouvais au Concert populaire qui se donne maintenant quatre fois par semaine au square, en face le théâtre; j'avais la main appuyée sur mon ombrelle, lorsque tout à coup je sentis un mouvement d'oscillation involontaire, je suivis ce mouvement, et en comptant les oscillations, à l'aide de l'alphabet, quel ne fut pas mon étonnement d'obtenir une communication parfaitement intelligente, qui n'était pas dans ma pensée et répondait à un conseil dont j'avais le plus grand besoin !

Aujourd'hui, je suis allé chez le bon médium connu à Alger, M^{me} Klein, qui voulut bien faire un essai; après l'évocation de l'esprit Jéké, l'esprit qui m'avait donné son nom hier soir, M^{me} Klein tint sa main sur la poignée de mon ombrelle, et je mis la mienne en dessous de la sienne, en tenant l'ombrelle par le manche.

La communication nous fut donnée par des mouvements accentués, plus précipités qu'avec une personne seule. Nous avons demandé le nom de l'esprit qui prétendait que « ce moyen était aussi bon que les autres » et au lieu de Jéké, nous eûmes le nom d'un esprit familier auquel nous ne pensions pas.

Le mouvement peut être peu accentué, mais naturel, de manière à ce que les personnes qui sont avec nous ne s'en aperçoivent pas. Il est évident qu'une canne, un parapluie, un bout de bois quelconque peuvent remplacer facilement l'ombrelle.

Je m'étais déjà servi plusieurs fois pour les évocations, dans les maisons

où ne se trouvaient pas de guéridon, soit de la boîte qui recouvre la machine à coudre, soit même d'une petite caisse d'emballage, ce qui avait remplacé *avantageusement* le guéridon.

Bons souvenirs de nos amis.

J. TRÉSORIER.

A PROPOS DE LA LETTRE DE LACORDAIRE

18 mars 1887. Je me trouvais dernièrement dans un milieu quelque peu clérical où on s'entrenait de la lettre de Lacordaire, publiée dans un des derniers numéros de la *Revue spirite*.

Cette publication irritait beaucoup l'assistance. Une telle divulgation, venant d'un prince de l'Église, offrait un véritable danger; on allait revoir l'époque des tables tournantes; si beaucoup s'en amusent, il s'en trouve qui, frappés par un fait inattendu, vont plus loin.... enfin, la publicité donnée à cette lettre est fort regrettable.

Quelqu'un proposa de consulter Lacordaire, et on se mit « au guéridon ».

A la grande satisfaction de l'assistance, un esprit, *se disant Lacordaire*, vint désavouer les affirmations de la fameuse lettre.

Nier le phénomène — par le *phénomène* — c'était un comble : mais on ne pense pas à tout ! Cordialités,

A. VERON.

On n'entend parler que de soirées où l'on *fait du spiritisme*, les tables tournantes ont remplacé les cartes et le loto.

« C'est très amusant, venez donc ? »

Voilà ce qu'on dit partout.

Combien en avons-nous vus dont la croyance date de ce premier sourire

NOUVEAU DERNIER MOT

Ce qu'il fallait à M. di Rienzi, ce n'était pas de voir des reproches dans la constatation de contradictions dans ses travaux, c'était de dissiper mes doutes par une explication claire et nette; il n'a pas même essayé de le faire dans son dernier « Dernier mot », trouvant plus commode, — et je le conçois sans peine — de se plaindre des reproches qui lui sont faits, des affirmations qu'on lui jette à la face, des invectives dont on l'accable, etc. J'attendais plus et mieux.

Je lui avais parlé de nombreuses hypothèses dont fourmillent ses écrits. Voici ce qu'il dit à présent : « Nous affirmons que la personne humaine survit et nous en donnons la preuve ! Voilà tout l'immortalisme ! » Erreur ! erreur ! Vous ne vous contentez pas, vous ne pouvez pas vous contenter de cette

unique affirmation. L'esprit humain est ainsi fait qu'il lui faut chercher quand même les causes et les conséquences des choses. Personne ne peut se soustraire à cette nécessité, pas plus M. di Rienzi que tout autre. Cela est si vrai qu'il explique quelque part les inégalités présentes par les vies antérieures, qu'ailleurs encore il parle de la justice éternelle par laquelle il sera rendu à chacun selon ses œuvres. Et, ce faisant, il raisonne, — ainsi que je le lui ai déjà fait observer sans qu'il ait tenu compte de mon observation — tout comme Allan Kardec, tout comme les spiritualistes. Remarquez que je ne dis pas qu'il ait tort, loin de là. Je veux prouver seulement que *tout l'immortalisme* n'est pas et ne peut pas être dans l'affirmation de la survivance de l'être.

Et d'autre part, si M. di Rienzi raisonne comme « le Maître », je ne vois pas quel avantage l'immortalisme aura sur le spiritisme. Sera-ce parce qu'ils « se sont donné pour tâche de répandre dans la masse la consolante certitude de l'immortalité » que les immortalistes se croiront plus avancés que les simples spirites? Mais ceux-ci n'ont jamais, que je sache, ni fait ni voulu autre chose.

Aux reproches qu'il a vu dans *mes* observations, M. di Rienzi oppose, avec une visible satisfaction, ce que le *Moniteur spirite belge* dit de son travail au Congrès international de la Libre-pensée. Ai-je besoin de dire que je me joins de tout cœur au *Moniteur spirite belge*, pour remercier notre ami, du *coup d'épaule* qu'il a ainsi donné à la cause qui nous est chère? Était-il cependant nécessaire, en donnant ce coup d'épaule, de débaptiser le spiritisme comme on a débaptisé le magnétisme?

Je laisse de côté ce qui, dans « le Dernier mot » de M. di Rienzi, me concerne personnellement. Que je sois subtiliste ou non (1), que j'aie perdu ou non mon temps en essayant d'obtenir de notre ami quelques éclaircissements jugés nécessaires, c'est une question à examiner. Mais ce que je regrette vivement, c'est que *par égard pour les lecteurs*, il s'abstienne de répondre à mes observations sur la matière : car, celle-ci étant tout, suivant lui, quelques explications nettes là-dessus n'eussent pas été inutiles, et les *lecteurs* lui en auraient très probablement su plus de gré que de *ses égards* pour eux.

Autre chose : M. di Rienzi se demande s'il convient d'« accepter intégralement une doctrine avec ses faiblesses et ses erreurs ». Je le pense si peu.

(1) Et soit dit en passant, M. di Rienzi est modeste, lorsqu'il avoue n'être pas de force à lutter avec moi sur ce terrain : car, ou je me trompe fort, ou il y a dans ses travaux infiniment plus de *subtilisme* que dans les observations qu'ils m'ont suggérées, ainsi qu'il me serait facile de le démontrer.

que ce sont précisément « les faiblesses et les erreurs » de l'immortalisme — car dans toute contradiction il y a faiblesse et erreur — qui m'ont décidé à le discuter. Et ce que j'ai fait pour l'immortalisme, je suis tout aussi disposé à le faire pour le spiritisme, à une condition pourtant, c'est qu'au lieu de parler en termes vagues et généraux des réformes à introduire dans sa doctrine, on veuille bien indiquer nettement les points auxquels — étant donné l'état actuel de la science — il faut d'ores et déjà renoncer. Ce ne serait pas peut-être *perdre son temps*, que de chercher à élucider cette question.

Conclusion. — J'ai signalé à M. di Rienzi des contradictions auxquelles il n'a pas répondu. Je lui ai fait toucher du doigt ce fait, qu'il se complait aux hypothèses, tout autant pour le moins qu'Allan Kardec auquel il reproche cependant de s'y complaire beaucoup trop; je lui ai même fait remarquer certains passages que le plus mystique des mystiques ne désavouerait pas. Et de tous les doutes que ces contradictions, ces hypothèses, ce mysticisme, éveillaient dans mon esprit, aucun n'a été levé. En sorte que, j'insiste là-dessus, il me serait tout aussi difficile aujourd'hui qu'hier de dire en quoi l'immortalisme diffère au juste du spiritisme. Et pourtant il en doit différer grandement: autrement qu'était-il besoin de créer un nouveau nom, pour une chose qui ne serait pas nouvelle?

Je suis donc très perplexe, et je n'ose me hasarder à la suite de M. di Rienzi, sur un terrain dont je ne connais pas la nature, dont j'ignore s'il n'est pas plus mouvant que solide. Ce qui ne m'empêchera pas, j'en donne encore l'assurance à notre ami, de suivre, avec une entière bienveillance tout effort qu'il fera pour nous conquérir de nouvelles lumières, lumières que nous accepterons avec empressement et reconnaissance dès qu'on les aura fait luire à nos yeux, la vérité, encore et toujours la vérité, étant notre unique désir. Mais, encore une fois, jusqu'à présent l'immortalisme ne nous a *rien* apporté de nouveau, pas même cet esprit positif au nom duquel on l'a cependant opposé au spiritisme (1).

Veillez agréer, M. Leymarie, l'expression de mes sentiments fraternels dévoués,

Mardi, 22 février 1887.

D. METZGER.

(1) M. di Rienzi nous remercie, M. Laurent de Faget et moi, de notre parfaite courtoisie. Je ne comprendrais pas, pour ma part, une discussion entre spirites, d'où la courtoisie et le respect le plus strict des personnes fussent bannis. Défendre nos idées, combattre au besoin celles des autres, à la bonne heure, mais attaquer les hommes, jamais. Serrons-nous plutôt la main, et restons amis malgré nos divergences sur certains points.

PROGRÈS DES ESPRITS SUR LA TERRE

MODE D'ACTION DES GUIDES. (*Dictées d'un esprit positiviste.*)Voir la *Revue* des 15 février, 1^{er} et 15 mars.

J'ai exposé, dans une série de dictées, l'économie du gouvernement du monde inférieur que nous habitons, telle qu'elle se présente aux regards de l'observateur désincarné. Toute donnée autre, qui prétendrait approcher davantage de la vérité, ne pourrait être qu'une hypothèse. Pour pénétrer plus avant dans les ténèbres dont nous sommes entourés, il faudrait un degré de développement supérieur, non seulement au nôtre, mais encore à celui de nos guides immédiats, et des guides de ces derniers. Sans doute, parmi les Esprits qui ont la haute direction de notre planète, il en est pour lesquels les choses qui dépassent notre portée actuelle n'ont point d'obscurité. Mais s'ils ne nous font pas encore part de leurs lumières, c'est qu'elles nous éblouiraient sans nous éclairer; car leur bonté, leur sagesse et leur esprit de justice ne permettent pas de s'arrêter un seul instant à la pensée qu'ils pourraient nous cacher des vérités actuellement utiles à notre avancement.

Il ne faut pas oublier, dût notre orgueil en souffrir, que nous sommes aux premiers échelons du progrès. Nous tenons encore à l'animalité par notre corps, par nos passions instinctives. Nous commençons seulement à comprendre, ou plutôt à entrevoir, notre véritable nature et notre destinée. La nécessité des moyens par lesquels nous progressons ne nous est pas démontrée. De plus avancés que nous disent que la voie de la souffrance était non seulement la plus courte, mais la seule qui pût, du point de départ infime qui est le nôtre, nous conduire à la phase de notre développement, où la volonté de progresser sans cesse sera pour nous un mobile suffisant. Nous devons les croire, car ils n'ont pas d'intérêt à nous tromper, et d'ailleurs nous pouvons juger par nous-mêmes que la souffrance est pour la plupart de nos frères incarnés, tels que nous les connaissons, et a été pour nous aussi, le meilleur stimulant du progrès, le seul efficace.

C'est déjà une chose énorme que de comprendre l'utilité de la souffrance. Jusqu'ici un petit nombre seulement y est parvenu. Pour la masse, la mort est le plus grand des malheurs, et la souffrance est placée par elle immédiatement après, dans l'ordre des choses redoutables. Cela suffit pour montrer combien est peu élevé encore le niveau intellectuel et moral de l'humanité terrestre. Dans cette sombre ignorance, on conçoit qu'elle ait eu besoin, pour se reconforter, des fables des religions de toutes les époques. Par leur secours elle a pu prendre patience et éviter de tomber souvent dans le désespoir. L'idée qu'une puissance infinie veillait sur elle, la soutenait dans

ses épreuves par l'espoir des compensations qui étaient promises, après la mort, à ceux qui pratiquaient la vertu. N'étant pas capable de s'assimiler une part plus grande de la vérité, c'était un bienfait pour elle que de lui faire adopter une croyance dont les conceptions enfantines et poétiques servaient de pâture à son imagination.

Aujourd'hui beaucoup de nos frères de la terre sont devenus capables d'accepter des idées plus rationnelles, qui remplaceront avec avantage leurs croyances antérieures. Ils ne pouvaient plus se contenter de ces dernières ; elles choquaient trop leur raison. D'autres conceptions auront plus de puissance, pour déterminer chez eux un effort sérieux vers le progrès. Voilà pourquoi les Esprits, nos frères supérieurs, qui nous dirigent, ont lancé le mouvement spirite, auquel viennent s'adjoindre les études magnétiques, théosophiques, et autres, qui toutes montrent l'élan vers une conception générale nouvelle de tous ceux qui se sentent capables de penser.

Au début, les novateurs incarnés et désincarnés ont ménagé dans une certaine mesure les anciennes croyances, afin de ne pas heurter de front des préjugés enracinés. Cela a été très remarquable en Amérique, où les esprits ont évité de parler de la réincarnation. En Europe aussi, ils ont usé de ménagements, vis-à-vis des diverses conceptions religieuses, et ne se sont pas placés tout d'abord au point de vue positiviste. Ils se sont appuyés sur les hypothèses ayant cours, malgré qu'elles soient pour nous dénuées de preuves, et se sont attachés seulement à faire comprendre à l'homme la loi du progrès par la pluralité des existences, et à lui fournir la preuve irrécusable que les rapports étaient non seulement possibles, mais faciles, entre incarnés et désincarnés.

Mais, vous le voyez, il y a déjà un certain nombre d'Esprits incarnés qui veulent tout approfondir, et qui ne se contentent pas d'hypothèses, si logiques, si satisfaisantes soient-elles pour l'esprit et pour le cœur. Ils veulent n'admettre pour vrai que ce qui est rigoureusement démontré, et attendre pour le surplus les conquêtes à venir de l'observation et de l'étude. Ont-ils tort ? Non assurément, car ils agissent suivant le degré de leur développement, seulement ils sont encore en petit nombre, et la masse ne peut les suivre.

Qu'arrivera-t-il de ces divergences ? Il en résultera nécessairement la création d'écoles rivales, parce que leurs doctrines seront différentes. Il y en aura pour tous les degrés d'avancement, et chaque école aura ses adeptes. Comme elles auront quelques points communs, il serait à désirer qu'elles ne devinssent pas ennemies ; mais il est bien difficile d'attendre de nos contemporains cet acte de sagesse. Il est trop à craindre que chaque école veuille avoir son *Credo*. Il n'en peut guère être autrement, tant qu'il y

aura des Esprits d'avancements si divers incarnés ensemble sur notre planète. Chacun ira vers l'école dont les enseignements lui paraîtront le plus compréhensibles, et les plus nombreux auront l'influence principale. Les autres formeront des sectes, ainsi que cela a toujours eu lieu.

Cela est juste d'ailleurs, car il faut que la direction d'une nation se préoccupe surtout de donner satisfaction aux besoins moraux du plus grand nombre. Ceux qui marchent en éclaireurs sur la route du progrès, bien que n'ayant pas entre les mains un pouvoir qu'ils n'exerceraient pas dans de bonnes conditions pratiques, n'en auront pas moins la satisfaction que donne la conviction que l'on prépare l'avenir.

Quant à vous, mes amis, vous n'échappez pas à la règle commune. Vous avez un certain degré de développement intellectuel et moral qui vous portera à vous ranger parmi ceux dont les idées vous paraissent les plus rationnelles, les plus logiques, les plus près de la vérité. Vous ne pouvez échapper à cette nécessité. Seulement je vous recommande de ne pas oublier que vous devez juger souverainement toutes choses avec vos lumières propres. Cela vaut mieux que d'accepter les yeux fermés les conceptions de ceux de vos frères dont les capacités vous inspirent confiance. Certes, il est utile de chercher près d'eux de plus grandes lumières ; mais je ne vous conseillerais jamais d'accepter, d'adopter légèrement ce que vous ne comprenez pas bien. Il est meilleur pour vous, c'est ma conviction, de conserver quelques erreurs qui vous paraissent en ce moment des vérités lumineuses, que de vouloir faire vôtres parce que *le maître l'a dit — magister dixit* — des vérités plus hautes qui vous paraissent obscures. En agissant ainsi, vous aurez à chaque moment sur les questions fondamentales qui intéressent l'humanité les idées que comporte votre niveau intellectuel et moral, et je crois que c'est là le mieux pour vous et pour tout le monde.

Maintenant je vais examiner quelle valeur doivent avoir mes paroles aux yeux des spirites. Ils ne doivent pas les considérer comme une révélation — je n'ai point autorité pour en faire —, mais comme le résumé de mes convictions sur les points que j'ai abordés. Pas plus que vous nous ne possédons dans l'erracité la vérité intégrale. Notre vue est plus dégagée d'obstacles mais encore ne s'étend-elle pas bien loin. En attendant que de nouveaux progrès nous permettent de comprendre ce qui est obscur pour nous aujourd'hui, nous édifions comme vous des systèmes, des doctrines, qui ne sont en somme que des hypothèses, sur les données que nous possédons. Les communications sur lesquelles Allan Kardec a basé sa doctrine ne sont pas autre chose, mais elles ont pour notre temps une haute valeur parce qu'elle ont été dictées par des Esprits relativement supérieurs, et qui le sont en réalité eu égard au niveau intellectuel et moral de notre monde.

Ici comme chez vous nous sommes loin de penser tous de même. Il y a des écoles divergentes, mais non ennemies, ni même rivales du moment que les Esprits qui les composent sont parvenus au degré où l'on commence à se connaître soi-même et à désirer le progrès avant tout, à l'état désincarné. Chacun travaille suivant ses lumières, aidé par de plus avancés qui ne commettent pas la faute de nous donner la connaissance toute faite, mais qui nous laissent chercher et trouver par nous-mêmes, ce qui est le vrai moyen de nous faire progresser. Sur la terre, chaque école, chaque coterie voudrait imposer ses conceptions à l'universalité. Ici nous agissons plus rationnellement. Nous savons que nos inférieurs ne nous comprendraient pas et ne pourraient pas s'assimiler nos connaissances : et nous savons aussi que pour nous-mêmes il vaut mieux nous borner à ce que nous pouvons bien concevoir, à ce qui nous paraît juste et satisfaisant, plutôt que de vouloir adopter des vues transcendantes au-dessus de notre portée. Il en est pour cela comme pour les mathématiques, ou tel individu, qui s'assimilera sans grande difficulté les principes de l'arithmétique et de la géométrie élémentaires, échouera irrémisiblement s'il veut se lancer dans le calcul différentiel et intégral, parce qu'il n'a pas les facultés nécessaires. Il les aura un jour, dans une autre existence, et alors il sera temps pour lui d'aborder les études qu'elles permettent.

Cela est important selon moi. Dans un monde peuplé d'intelligences à de degrés d'avancement si divers, il faut une tolérance extrême. Il est mal de mépriser des frères qui sont plus ignorants que nous parce qu'ils sont plus jeunes dans la vie éternelle. Ils ne peuvent comprendre des choses qui nous paraissent simples et lumineuses aujourd'hui et que nous ne comprenions pas plus qu'eux à notre dernière incarnation. Et d'un autre côté, il ne faut pas non plus traiter de rêveries et d'utopies des doctrines qui ne nous semblent peut-être étranges et contraires à la raison que parce qu'il nous manque l'avancement nécessaire pour les trouver naturelles et vraies. Bornons-nous à nous assimiler de toutes choses, après une étude et un examen consciencieux, ce que comporte notre degré intellectuel et moral. En agissant ainsi, nous ne serons jamais des retardataires ni des utopistes, parce que nous serons toujours au niveau des lumières que comporte notre âge dans la vie éternelle.

Dans l'erraticité comme sur la terre, notre vue est trop courte, trop bornée. Nous ne voyons que certains rouages de la machine, mais toute vue d'ensemble nous échappe absolument. Voilà pourquoi, sans rien affirmer, sans rien nier, je me borne à constater comment les choses se passent dans notre milieu, attendant pour pousser plus loin mes connaissances que j'aie pu, par un travail persévérant, acquérir des facultés, des lumières qui me

font encore défaut, comme à tous, ou presque tous mes frères de la terre.
(A suivre.) Groupe BISONTIN.

ERRATUM : Revue du 15 mars, page 163, considérer comme nulles, 63 lignes, à partir des mots : *Dont se compose l'homme*, et se terminent aux mots : *Telles sont les conclusions*, de la 165^e ligne; ces lignes n'appartiennent pas à cet article; un malentendu, dont la rédaction de la Revue n'est pas responsable, les a fait introduire dans le corps du manuscrit.

LES PENSÉES DE CARITA

X. VIE DE L'ESPACE. — Que deviendrons-nous après la mort du corps? Que fait l'esprit dans l'espace avant d'avoir repris dans le sein d'une jeune mère l'enveloppe mortelle qui doit prochainement le recouvrir?

L'esprit, après la mort du corps, s'élève dans l'espace où l'attirent les différents groupes d'âmes qui lui sont similaires. C'est dans son contact avec ses pareils et par la vue qu'il a des natures supérieures à la sienne, qu'il se classe dans les milieux qui lui sont propres. Comme le liège remonte toujours à la surface de l'eau, de même l'âme retourne, par le simple jeu de ses aspirations, vers les âmes semblables à elle. C'est une loi naturelle créée par la prévoyance de l'Être suprême.

Un jour arrivera où cette âme, que Dieu atteint comme toutes les autres, sentira le besoin de progresser; et alors, ou bien elle tâchera de s'élever parmi ses compagnes de l'azur, ou bien elle demandera une nouvelle existence de souffrances et de luttes dans un corps matériel.

Mais avant de reprendre ce corps qui la fera de nouveau progresser, avant de s'astreindre aux durs labeurs, aux peines périlleuses de la vie matérielle humaine, elle passera de longues années peut-être dans la stérilité d'un repos uniforme.

C'est pendant ce temps que les âmes, même secondaires, agissent sur les vivants qui les interrogent, ou même sur ceux qui n'ont aucune idée de leur présence, aucun soupçon de leur existence.

Les faits spirites sont produits par l'accouplement de ces âmes avec nos forces matérielles.

Le Spiritisme nous explique ces phénomènes étranges qui, sous le nom de coups frappés, bris ou déplacement de meubles, tiennent une grande place dans l'histoire des apparitions.

Mais ce serait une erreur de croire qu'aux esprits inférieurs seuls revient le privilège de se communiquer aux hommes.

Il est des natures humaines douées de facultés puissantes et attractives, qui ont le pouvoir d'obliger les esprits de second ordre de se rendre à leur appel.

Mais des intelligences supérieures planent sur l'humanité. L'homme peut les appeler aussi, non les contraindre.

Les esprits d'élite se manifestent quelquefois aux hommes pour les éclairer sur leurs devoirs et leur montrer la route qu'ils doivent suivre pour le bonheur de l'humanité.

Ne vous laissez pas décourager par le spectacle des passions mauvaises. Dieu veille, les esprits agissent, l'ordre et l'autorité sont partout, de même que la vérité et la liberté. Allez avec confiance, hommes, mes frères, dans la voie bénie qui vous est ouverte et que Dieu montre sans fin aux regards de tous.

XI. LA TOLÉRANCE. — La tolérance est cette vertu qui accepte les controverses même irritées et répond par la douceur aux attaques passionnées.

La tolérance est une grande vertu et l'indice d'une âme très élevée.

Qui est-ce qui peut dire qu'il domine assez ses passions pour répondre de lui-même ?

Qui est-ce qui, les yeux pleins d'amour, malgré une conviction contraire à celle qui est exprimée devant lui, peut affirmer qu'il ne verra que le côté élevé de la discussion et ne se laissera jamais entraîner à des paroles violentes et irréfléchies ?

La tolérance est noble et douce ; elle dédaigne de trop charger un adversaire maladroit ou injuste ; elle se reconnaît imparfaite et rougirait de donner prise à des manifestations hostiles. Elle ne se contentera pas d'être bonne pour tous ; elle se surveillera pour ne pas dégénérer en faiblesse.

Si tout le monde était tolérant, les idées nouvelles de progrès, de justice sociale, de perfection humaine, se développeraient bien plus vite. L'animosité entre les adversaires les empêche d'étudier leurs dires réciproques, d'écarter le vrai du faux et de prendre à la thèse de chacun le côté de lumière qu'elle comporte.

Soyez tolérants parce que c'est un devoir ; soyez-le surtout parce que la tolérance seule peut élever votre monde, encore en retard, sur l'échelle du progrès.

XII. LA CHARITÉ. — Il ne faut pas confondre la charité avec la tolérance. Celle-ci embrasse l'univers pour accepter toutes les causes défendues, bonnes ou mauvaises, sauf à en faire un triage sérieux, sans aigreur et sans parti-pris. La tolérance pardonne aussi les travers des hommes, sachant qu'ici-bas personne n'est parfait.

Mais la charité va plus loin encore que la tolérance.

Elle ne se contente pas de supporter sans sourciller l'avalanche des bêtises et des passions humaines; elle va au-devant d'elles pour panser les plaies qu'elles font; elle descend en chaque homme pour le prémunir contre lui-même; elle est bonne et douce, et souriante, et victorieuse, car jamais la charité n'a trouvé d'adversaires qu'elle n'ait vaincus.

Rien n'est plus beau, sur la terre des hommes, que cette charité sublime qui les enveloppe tous d'amour.

Les grands penseurs ont beaucoup de mérite. Les génies littéraires ou artistiques tiennent une grande place en ce monde.

Une place plus belle encore est due aux pionniers de l'avenir qui se penchent sur l'humanité pour la consoler de ses maux et la soutenir dans ses épreuves.

Les Vincent de Paul, les Fénélon, les vertueux et les sages pèsent moins dans la balance humaine que les despotes couronnés dont le glaive a ravagé la terre. Mais les victorieux d'ici-bas sont souvent les vaincus de là-haut.

O vous, les doux martyrs de l'humanité fratricide! apôtres du progrès des âmes, qui avez toujours répandu la charité comme un parfum d'amour sur la terre endolorie, vous êtes au-dessus même du génie découvrant les lois de la Création. Car le génie dont nous parlons ne voit souvent que le côté matériel des choses, tandis que vous en apercevez, vous, le côté ineffable et éternel.

On ne saurait trop s'arrêter sur la charité pour en faire admirer les effets. Si tout le monde était charitable, les frontières entre les peuples seraient emportées par le torrent populaire qui ne voudrait plus être endigué par le mal. Si tout le monde était charitable, c'est-à-dire fraternel, les rois tueurs de peuples auraient depuis longtemps disparu et on entendrait chanter d'un bout de la terre à l'autre l'hymne de l'humanité régénérée.

Oh! la charité! de quels élans elle nous embrase! quel amour elle met au cœur de l'homme qui se sacrifie pour le bonheur de ses frères, sans arrière-pensée, mû par un sentiment de justice, de fraternité!

La couronne des rois n'est rien auprès de celle que revêt le front auguste de l'homme charitable. Sa religion est celle de l'amour, la seule vraie, la seule qui émane de Dieu. Étonnez-vous donc que le front des hommes charitables soit embelli par un rayonnement divin! *(A suivre.)*

FUNÉRAILLES DE M^{me} FAUVETY

Mme Fauvety fut une femme distinguée, lettrée, bonne et hospitalière, un esprit franc et droit qui voyait juste et bien; nous aimions sa franchise et ses sages conseils. Ses amis la chercheront longtemps lorsqu'ils se

promèneront dans les allées du jardin qu'elle aimait, sous les grands arbres qui y forment un dôme de verdure.

Cette âme se repose après une existence dignement et laborieusement remplie.

Voici la lettre de faire part adressée par M. Ch. Fauvety.

« Monsieur CHARLES FAUVETY a l'honneur de vous faire part de la mort terrestre de Madame FAUVETY, son épouse, née FORTUNÉE GARIOT, et vous prie de vous joindre à lui pour reconduire pieusement le corps à sa dernière demeure.

« Son âme s'est envolée le 13 mars 1887, à 4 heures 1/2 du matin.

« Après s'être améliorée par une longue existence de travail et de devoir, elle est allée avec toutes ses vertus et ses forces acquises, se recueillir et se préparer à une vie nouvelle.

« On se réunira à la maison mortuaire, avenue Péreire, 24, à Asnières, pour se rendre directement au cimetière, le lundi 14 mars, à 1 heure 1/2.

« N. B. — Elle a voulu n'appeler à son convoi qu'un petit nombre d'amis et de parents; elle a recommandé qu'on évitât, dans ses funérailles, toute chose inutile ou de vanité, et qu'on donnât aux pauvres, sans acception d'opinion ou de croyance ce qui se dépense ordinairement en pompes funèbres. »

M. Alexandre Weill a prononcé de belles et touchantes paroles au cimetière, devant bon nombre d'amis.

Voici les passages de ce discours, que la *Religion laïque* a inséré sous la signature de M. P. Verdad :

« Jamais plus noble cœur n'a battu dans la poitrine d'une femme. Elle a réuni dans sa personne les attributs d'une chaste muse de l'antiquité aux vertus de la femme et de l'épouse des temps modernes. Ses jugements sur n'importe quel idéal de l'art étaient aussi frappants de justesse et de raison que ses conseils pour la vie pratique. En quittant la terre et sa maison, elle laisse un vide qui ne sera jamais comblé. Elle fut la meilleure amie de ma femme chérie, qui l'a précédée de huit ans pour aller habiter les sphères supérieures. Ni l'une ni l'autre n'ont jamais vécu pour elles-mêmes. Leur vie ne fut qu'un dévouement permanent. Oh! elle n'est pas morte! Soyez-en persuadés. De là haut, elle veille sur son cher mari, jusqu'au moment où elle l'appellera, comme la mienne a veillé sur moi depuis son départ et sa transfiguration. J'espère bien, et mon ami Charles Fauvety partage sûrement cet espoir avec moi, la revoir là-haut, pourvu, hélas! que nous soyons dignes d'y atteindre, car l'homme le plus parfait — et il n'y en a pas! — n'est jamais l'égal d'une femme accomplie, qui, dans la vie, n'a connu que des devoirs et n'a pratiqué que des vertus. Aussi je ne dis pas adieu à

Mme Maxime Fauvety, l'amie de ma femme, mais au revoir ! Et pour moi j'ajoute : Le plus tôt sera le mieux ! »

M. Fauvety, surmontant son émotion, a pris ensuite la parole. Il a commencé par remercier les amis et parents et les autres frères et sœurs en humanité, d'avoir bien voulu s'associer à lui dans l'accomplissement des derniers devoirs.

« Parmi ces devoirs, a-t-il dit, il en est un qui m'incombe plus particulièrement, celui de témoigner, moi son mari, sur celle qui vient de nous être enlevée. Eh bien ! je porte ce témoignage et je déclare ici solennellement en présence de son âme, qui entend sans doute ma parole, que durant une union de quarante années, elle s'est conduite en épouse chaste et fidèle et ne m'a donné volontairement d'autre chagrin sérieux que celui de cette séparation inévitable.

« Qu'il me soit permis d'ajouter qu'il serait désirable de voir entrer dans les mœurs la pratique d'une déclaration analogue. Je voudrais que sur la fosse même où le corps vient d'être déposé, le parent le plus proche, l'ami le plus cher ou le plus autorisé vint rendre justice au défunt ou à la défunte en l'honorant pour ses vertus et ses bonnes actions et je voudrais aussi que tous ceux qui lui auraient fait quelque mal fussent admis à lui en demander pardon à cette heure suprême. »

Notre cher Directeur, qui ne néglige jamais l'occasion d'affirmer sa foi religieuse dans la persistance ultra-terrestre de la personne humaine et dans la vie éternelle de l'humanité, a essayé d'expliquer en quelques mots la double vie de l'âme et du corps au cours de notre existence terrestre. Il a dit « qu'il n'avait jamais si bien compris le mystère de cette double vie qu'en assistant à la lutte que sa chère morte avait eu à soutenir dans les derniers mois de sa maladie, pour arriver à la séparation des deux natures qui nous constituent durant notre séjour sur cette planète. Quelle serait, en effet, cette force travaillant à se dégager d'un corps en train de se dissoudre si ce n'est la vie psychique qui anime notre moi conscient avant, pendant et après son apparition sur la terre ? Il y a donc deux vies soudées l'une à l'autre, l'une empruntée à la matérialité terrestre et appartenant à l'âme de la planète, l'autre qui nous rattache à l'Âme de l'Univers et nous permet de communier, en esprit, avec la Raison éternelle et divine.

» C'est pourquoi nous devons comprendre que si nous vivons de la vie de Dieu par ce qu'il y a en nous de spirituel, nous vivons aussi de la vie de la terre par les éléments matériels. Nos corps sont tous faits des mêmes substances. Non-seulement tous les hommes sont composés des mêmes forces et des mêmes matières, mais aussi tous les animaux et, à vrai dire, tous les êtres terrestres. Cette terre, notre mère commune qui est là, palpitante sous

nos pieds, est toujours prête à nous combler de ses dons. Aimons-la; cultivons-la pieusement et, en échange de tous les biens dont elle est si prodigue à notre égard, faisons régner partout sur son sein, par le travail et la science, l'harmonie des sphères célestes. Soyons bons enfin, à cause d'elle, pour les animaux, nos frères inférieurs, qui sont également ses enfants et qui tous aspirent à monter derrière nous, par la sensibilité et l'intelligence, et au prix de tant de douleurs, vers les lumières de la Raison et les satisfactions de la conscience ! »

Le corps de M^{me} CHAPITET a été inhumé définitivement le 20 mars 1887 à 2 heures, au cimetière Montparnasse, à Paris, devant une assemblée très-nombreuse d'amis de la défunte et de M. Thouard.

Une grande et large croix en pierre, haute de 7 à 8 pieds, porte des inscriptions spirites, des sentences qui ont paru extraordinaires au conservateur du cimetière et aux autorités; M. Thouard a dû, en République, soutenir énergiquement son droit contre des employés que la République paye, plus cléricaux que le pape. Au cimetière du Père-Lachaise, la tombe d'Allan Kardec porte de pareilles inscriptions, celle de M. H. Joly de même et personne n'y a trouvé à redire. Quelle tare afflige donc la direction du cimetière Montparnasse, tandis que les autres, dans tous les cimetières parisiens, trouvent que chacun est libre d'inscrire ce qu'il veut sur une tombe, lorsque, dans les paroles, il n'y a rien de contraire au bon sens et à la morale? Qui nous délivrera de ces fâcheux et maladroits intermédiaires?

Un ancien professeur, M. S..., a prononcé un très beau discours, plein d'érudition spirite; il avait un grand respect pour la morte. Il a été dit des paroles senties, très substantielles, au nom de *la solidarité spirite*, société de secours mutuels, par M. B. son secrétaire. M. M. a parlé en termes émus de la morte, fait l'historique de la donation qui lui fut faite, du procès qui en fut la suite, procès par lequel M^{me} Chapitet et M. Thouard étaient accusés d'empoisonnement; il a fait ressortir la conduite étrange du journalisme à propos de ce procès, et nettement indiqué que les donataires sont sortis indemnes de ces tracas et reconnus innocents de toutes ces accusations monstrueuses. Les tracas de ce procès sont la cause de la mort de M^{me} Chapitet. M. de V... a parlé de la charité inépuisable de la défunte, des consolations qu'elle a données, des esprits qu'elle a relevés en leur donnant des certitudes rationnelles sur l'immortalité et sur la correspondance entre les incarnés et les désincarnés. M. L... a dit que l'esprit désincarné est son seul juge, ayant son libre-arbitre. Comme des faits nouveaux, mal interprétés, tendraient à faire croire que ce libre-arbitre n'existe pas, M. L... a tenu, sur cette tombe,

à prouver que le contraire était la vérité. Il a terminé en souhaitant que toujours plus, les médiums telles que la morte, puissent nous aider à mieux comprendre ce que c'est que le spiritisme. M. Thouard a terminé cette intéressante cérémonie, en remerciant ses frères en spiritisme du précieux concours qu'ils lui ont prêté, en venant, malgré le froid et de très loin, rendre un hommage à un médium dévoué à la cause.

HISTOIRE DES PAYSANS

Dans sa préface si intéressante de son *Histoire des Paysans*, M. Eugène Bonnemère dit que la glorification du sabre a toujours été solennellement faite par les historiens de la monarchie, lesquels ont dédaigné la charrue et celui qui laboure la terre où germe la vie ; aucun d'eux n'a osé pénétrer dans la chaumière tant méprisée ; le côté si intéressant de l'histoire nationale qui a trait au paysan est resté dans l'ombre, « grâce à l'arrêt superbe des historiens de la monarchie, qui proclament, avec Chateaubriand, que la France « du moyen âge et une *monarchie sans peuple* ; qu'il n'y a pas d'histoire du « peuple, parce qu'il n'y a pas de peuple, parce que *tout était esclave ou serf*, « et qu'il est même inutile de chercher, parce qu'il n'y a rien et qu'on ne « trouvera rien. »

Ah ! comme M. Eugène Bonnemère fait mentir la superbe de ces historiens classiques, qui vendent leur plume aux premiers de l'État, aux rois et à la noblesse qui daignent les honorer d'un regard. Nos pères, les serfs, étaient des hommes, et M. E. Bonnemère, dans les trois volumes de son *Histoire des paysans*, raconte tout au long, avec pièces historiques à l'appui, le long martyrologe des travailleurs taillables et corvéables à merci ; nous les voyons, dans cette œuvre remarquable, monter douloureusement leur calvaire, et cela, depuis l'invasion romaine jusqu'à 1789. Que de douleurs supportées ! Quels écrasements par le seigneur soldat, ennemi du travail honnête.

Des générations se sont attendries au récit de la passion de Jésus-Christ, passion légendaire que rien ne prouve, que l'impartiale histoire n'a pu citer comme véridique, n'ayant rien de rationnel pour appuyer son dire, sinon les romans contradictoires racontés par les apôtres. Autrement intéressante est la passion du paysan (de *Pagani*, païens ou paysan), celui qui avait le culte des faux Dieux, du chrétien condamné par Valentinien et appelé *Pago implicitos*, par le poète Prudence. Paysans de la France, connaissez cette passion douloureuse et méditez.

L'œuvre de M. E. Bonnemère restera; elle perpétuera son nom parce qu'elle est courageuse, bonne, juste, et selon la raison. Que les spiritistes lisent avec attention la passion épouvantable de ce peuple toujours crucifié, pour se faire une ligne de conduite équitable, toute d'amour pour les humbles, toute de volonté pour éclairer leur conscience et s'intelligenter par l'étude; ils s'orienteront par le spiritisme pour bien saisir la solidarité qui lie les hommes de travail, pour bien comprendre ce que c'est que la responsabilité des actes.

Valentin Jameray Duval a constaté à une époque néfaste que « nul peuple n'approche du Français dans l'art de martyriser les criminels ». D'un accord unanime, les paysans étaient mis hors la loi; les coutumes dédaignent de préciser et restreindre les droits des chatelains à leur égard, ces derniers pouvant disposer en maîtres absolus des biens et de la personne de leurs sujets, leur commandant *le haut et le bas, le plus et le moins*, distribuant les peines sous la seule dictée de leur volonté arbitraire, les torturant par passe-temps, comme le dit *Don Calmet*. (Histoire de Lorraine, III, CLXXV.)

Collin de Plancy (Dict. féodal, II, 248) s'exprime ainsi : « On conçoit difficilement avec quelle barbarie les seigneurs des temps féodaux tyrannisaient leurs serfs. Non-seulement leur cupidité les portait à accabler ces esclaves d'un travail insupportable, mais leurs moindres fantaisies infligeaient à ces malheureux des peines et des tribulations incroyables sans aucun motif d'intérêt ». *Sauval*, 596. II, Ant. de Paris, dit que « à la plus petite faute, on les étendait nu-pieds et poings liés, sur une poutre, comme pour leur donner la question, et avec des houssines de la grosseur du petit doigt, on leur faisait une distribution de cent vingt coups.... On leur coupait les oreilles, et, pour en perdre l'engeance, on les châtrait sans marchander davantage. »

Le bourreau, personnage éminent, alors, mettait sa science de tourmenteur à la hauteur de l'imagination du juge; c'était un citoyen irréprochable, bon catholique, tortureur juré; elle est inconcevable la nomenclature des modes divers employés par cette colonne sanglante de la société; *Monsieur de Paris*, exécuteur des hautes œuvres, excellait en tout et les plus grandes dames tenaient à honneur de le voir travailler souvent; pour des crimes horribles, des gentilshommes le secondaient et le remplaçaient. Cet homme levait des tailles dans ses domaines, imposait les abbayes, prenait à son gré dans le panier du paysan venu au marché, marchait en tête des processions, était le personnage obligé de toute fête, à la Fête-Dieu comme à l'échafaud, en place de Grève. En plein XIX^e siècle, l'église regrette cette époque néfaste, car le bourreau c'est l'incarnation du diable « de *satan* en cette vie, comme *satan* est le bourreau de l'autre »; ce tourmenteur est l'idéal d'une église

victorieuse et toute puissante, l'inquisition n'étant pour elle que l'avant-goût des flammes de l'enfer. Comme le dit éloquemment M. E. Bonnemère, notre F. E. S. : « N'ayant pu placer l'éternelle souffrance que de l'autre côté de la vie, elle a dû moins placé de celui-ci la souffrance jusqu'à la mort, reliant il est vrai l'un à l'autre, et la prolongeant dans un avenir sans fin, puisque tant qu'elle put et dans un but fiscal que nous expliquerons, elle damna l'âme en tuant le corps, puisqu'elle refusa un confesseur au condamné, et qu'il fallut, pour faire cesser cet état de choses une ordonnance de Charles VI (un fou), provoquée par Pierre de Craon (un assassin). » Voilà à quels hommes l'église abandonnait l'initiative des plus légitimes progrès.

Ce qui est démontré surabondamment, c'est que le moyen âge, époque de foi, enseigne le mépris de la vie humaine, entoure la mort des affres qu'y ajoute la torture dans toutes ses formes ; 1789 supprime la douleur de la mort, autant qu'elle le peut ; 1848 abolit l'échafaud politique, veut faire disparaître le bourreau.

Les arbres ont une valeur selon les fruits qu'ils donnent, et l'horrible époque, depuis Jules César jusqu'à la grande Révolution, est nettement qualifiée, après une étude profonde, courageuse, lumineuse, disséquée de main de maître par un spirite éminent, qui remet à sa juste place tout ce qui est fantasmagorique dans les apologies menteuses des historiens, dans les calomnies persévérantes des histrions de la plume. (A suivre).

LA LUMIÈRE. A l'occasion de son entrée dans sa sixième année d'existence, la LUMIÈRE vient d'inaugurer un système d'ABONNEMENT FACULTATIF SOLIDAIRE.

La direction s'est inspirée de ce principe, que le riche doit favoriser l'essor des œuvres de dévouement pour le progrès et que le pauvre doit aide et protection à plus pauvre que lui. Les conditions d'abonnement sont ainsi établies à dater du 1^{er} mars 1887. Prix moyen pour tous pays : *Sept francs* par an, et au-dessus sans limit-s en faveur de la propagande. Prix réduits :

Six francs et au-dessous, facultativement, jusqu'à un franc. Ecrire directement, principalement pour les abonnements réduits, à M^{me} Lucie Grange, boulevard Montmorency, 75 Paris-Auteuil.

La *Lumière* vient d'augmenter son format de quatre pages. *Spécimen unique* contre un timbre-poste de 15 ou 25 centimes. Numéro dit de collection : 60 centimes.

ENTERREMENT DE M^{me} MORIN

On me permettra de dire quelques mots de la grave et touchante cérémonie dont j'ai été, hier, le témoin profondément ému. Il s'agissait de conduire jusqu'au trou sombre où aboutissent toutes les existences, le corps d'une femme qui, pendant sa trop courte vie, s'était montrée digne de tous les respects et de toutes les affections.

Un de nos amis a pris la parole, je demande la permission de transcrire ici ces quelques lignes :

« Notre cher et malheureux ami m'a demandé, comme un service, lui à qui je ne saurais en refuser aucun, parce que je l'estime profondément, de dire l'adieu de tous à l'absente. C'est une mission douloureuse. Comme pour m'y encourager, il m'a rappelé l'idée anciennement émise de l'*Association de la dernière conduite*, idée d'où sont nées les sociétés de libre-pensée. Il sait, puisque sa mémoire est si longue, dans quel esprit je prononcerai cet adieu, non point à cette triste dépouille qui n'est plus qu'une chose, et qui ne fut que prêtée, mais à celle qui l'anima, qui peut-être nous entend, peut-être nous voit, que peut-être ce mari et ces enfants désolés reverront, mais qui certainement n'est pas morte.

« Il ne faut pas croire, en effet, parce que nous avons divorcé avec l'Eglise, que nous devons répudier aussi, et par conséquent lui abandonner toutes les croyances qui furent nôtres pendant notre union avec elle. Quand on consommera la séparation de l'Eglise et de l'État, est-ce que l'État abandonnera à l'Eglise les biens matériels dont elle a aujourd'hui la jouissance? Assurément non. Et nous lui abandonnerions, nous, les biens spirituels, c'est-à-dire les croyances dont elle n'eut non plus que la jouissance, car la propriété en appartient au genre humain? Pas davantage! La croyance à l'immortalité de l'âme n'est pas une invention de l'Eglise; elle est commune dans la plupart des religions et des philosophies; l'Eglise à son avènement la trouva établie dans le monde. Laissons donc à l'Eglise la forme qu'elle lui a donnée, le système dans lequel elle l'a enveloppée, les fables auxquelles elle l'a associée, mais de là à en répudier le fond il y a un abîme.

« L'erreur ne serait pas moindre de penser que la science soit en opposition avec cette croyance. C'est le contraire qui est vrai. Quoi! par la seule force de son intelligence, l'homme matériellement si chétif, prend ici-bas une autorité qui tient du prodige: tous les êtres se soumettent à lui, les forces lui obéissent, le temps et l'espace sont vaincus, le globe entier se transforme!.... Mais qu'est-ce que tout cela, sinon la démonstration de la suprématie de l'esprit sur la matière? Jamais il n'y eut d'argument spiritualiste d'une telle puissance!

« Cette suprématie, l'humanité en a eu de tout temps la perception. De merveilleuses légendes en témoignent. Ces légendes prophétisaient nos inventions. Mais tandis qu'elles attribuaient à des êtres surhumains le pouvoir que ces inventions attestent, une réalité plus belle que tous les rêves du passé est devant nous: c'est par l'homme que ce prodigieux pouvoir est exercé. Ainsi les aspirations restent en deçà du but plutôt qu'elles ne le dé-

passent. Ainsi nos instincts spirituels ne nous trompent pas plus que l'instinct proprement dit ne trompe les êtres inférieurs.

« Ayons une pleine confiance dans notre aspiration de la vie future, si profondément enracinée en nous, si nécessaire, si ancienne, si universelle et que fortifient, vus dans leur ensemble et dans leur esprit, les miraculeux progrès de la science moderne. Nous vivrons ! — Elle vit, mon pauvre et bon Morin, elle vit mes chers enfants, celle dont vous pleurez la cruelle absence, et puisqu'il est si universel ce besoin de revoir les aimés sortis de la vie : vous la reverrez, et sans doute dans des conditions bien supérieures à celles dont la courte pénétration humaine peut acquérir la notion ».

Les lecteurs du *Rappel* ne m'en voudront certainement pas d'avoir recueilli pour eux, des lèvres de l'orateur, cette parole vraie et haute, toute imprégnée de soleil, du soleil qui, au dessus des fronts découverts, brillait, superbe et doux, tout au fond du ciel bleu.

Rappel, du 18 février 1887.

LUCIEN-VICTOR MEUNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître :

Critique du Clergé et de la Religion catholique, apostolique et romaine, par Jules-Edouard Bérel, libre-penseur. Prix : 3 fr. 50 :

PHOTOGRAPHIES DU DOLMEN D'ALLAN KARDEC, 1 fr. 50 ; émaillées. 2 fr. 50

L'âme et ses manifestations dans l'Histoire, par Eugène Bonnemère. 3 fr. 50

Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes (relié : 4 fr. 50). 3 fr. 50

Episode de la vie de Tibère, œuvre de la vie médianimique d'un groupe russe dictée par l'esprit de J.-W. Rochester. 3 fr. 50

L'Abbaye des Bénédictins, par l'esprit de J. W. Rochester, 2 vol. 6 fr. »

La Magie dévoilée, ou principes de science occulte, par M. le baron du Potet, relié et port payé. Epuisé et très rare. 60 fr. »

RECUEIL DE PRIÈRES spirites; reliure ordinaire; 1 fr. 50; reliure chagrin. 3 fr. »

CONFÉRENCES SPIRITES faites en 1884 par M. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées. 2 fr. »

Les trois premières années 1882, 1883 et 1884. 5 fr. »

LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. J.-E. Guillet. 3 fr. 50

Les quatre Evangiles de J.-B. Roustaing et le livre des Esprits, réponse à M. Al. Vincent, par M. J.-E. Guillet. 1 fr. »

Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, par le Dr Vahu. 5 fr. »

Choix de dictées spirites, par le Dr Vahu. 1 fr. »

Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par le capitaine Bourguès. 1 fr. »

Etudes spirites, groupe bisontin. *Etudes économiques*. 1 fr. 50

La Muse irritée, poésies spiritualistes, par M. Laurent de Faget. 3 fr. »

Photographies d'Allan Kardec, première grandeur. 3 fr. 50

Choses de l'autre monde, 3^e édition, par E. Nus. 3 fr. 50

Les Chrysantèmes de Marie, par C. Chaigneau. 3 fr. 50

Hygiène des nouveau-nés, de l'enfance, de l'adolescence, Dr Walin. 3 fr. 50

Conseils aux pères de famille, Dr Walin. 1 fr. 50

Spiritisme, fakirisme occidental, Dr Gibier. 4 fr. »

M. le marquis, histoire d'un prophète. 3 fr. 50

Le Gérant : H. JOLY.